Document généré le 12 oct. 2024 01:45

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier, François Cloutier et Emmanuel Simard

Numéro 179, hiver 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94548ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2020). Compte rendu de [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (179), 64–67.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un acte qui les rassemble

Bande dessinée **Virginie Fournier**

Des criminologues et un auteur de bandes dessinées s'unissent pour rendre accessible une étude universitaire sur le suicide.

À la fois objet de fascination et tabou social, le suicide est rarement abordé dans une perspective sociohistorique. C'est notamment pour cette raison que l'étude des criminologues Isabelle Perreault, André Cellard et Patrice Corriveau, qui examinent les motifs et les contextes des suicides scénarisés au Québec, se démarque. Leur recherche se distingue aussi par le moyen de diffusion privilégié : ielles ont collaboré avec Christian Quesnel afin de créer une bande dessinée.

> *Les auteur·rices ont joué d'audace pour diffuser leur recherche sur un sujet aussi délicat que le suicide.*

Un projet « méta-ambitieux »

Intitulé *Vous avez détruit la beauté du monde,* l'album recense des cas de suicides représentatifs de leur époque, et d'autres qui font figure d'exceptions. Les auteur·rices mettent aussi de l'avant la portée symbolique et les enjeux des gestes posés par la personne suicidaire avant qu'elle commette son acte. Les exigences et les étapes de leur travail prennent une place importante dans le livre, dont la narration s'appuie sur de très nombreuses mises en abyme. Ce procédé plutôt audacieux, s'il permet de passer des scènes racontées aux préoccupations des chercheur·ses, perd en efficacité à force d'être expliqué et revendiqué.

En fait, ce projet mené à quatre têtes aurait gagné à être porté par une narration plus serrée et par une voix assumée qui n'a pas à nous transporter dans la salle de classe des criminologues, où de jeunes étudiantes fixent leurs cellulaires. Ces insertions paraissent d'autant plus superflues que les différentes études de cas ne sont pas présentées de manière égale : certaines, rapidement énumérées, font l'objet d'une case, tandis que d'autres s'étendent sur plusieurs pages, sans que ce choix soit explicité. Si on peut comprendre que beaucoup des contenus scientifiques doivent être véhiculés en peu d'espace, et que des enjeux éthiques s'imposent quand il est question de représenter des suicides, il n'en demeure pas moins que le rythme de l'album n'est pas toujours bien calibré, et qu'il est difficile de saisir ce qui incite les auteur·rices à privilégier un cas plutôt qu'un autre.

Une recension à approfondir

L'ouvrage offre ainsi une analyse des suicides survenus au Québec plutôt qu'une analyse qui approfondit ce que le suicide a pu signifier pour la personne l'ayant scénarisé et perpétré. Sans forcer des interprétations et des rapprochements entre les cas, certains exemples auraient dû être mieux contextualisés, notamment le suicide d'Huguette Gaulin, poète qui semble avoir été choisie pour ficeler la narration de l'album, puisqu'on lui doit le titre du livre. « Vous avez détruit la beauté du monde ! » est effectivement la dernière phrase qu'elle a hurlée avant de s'immoler par le feu, en 1972, sur la place Jacques-Cartier, à Montréal, acte performatif dont on peut difficilement évacuer les considérations politiques et esthétiques. Je trouve aussi incroyable (bien qu'on estime « [...] qu'en l'entrainant [*sic*] vers la mort, son geste allait la rendre immortelle ») que les auteur·rices accordent autant d'importance à l'hommage de Luc Plamondon, sa chanson *Hymne à la beauté du monde,* interprétée par Diane Dufresne, étant décrite comme « l'une des œuvres les plus fortes de la culture québécoise ». Gaulin n'est pas la seule artiste dont le suicide fait partie de l'œuvre – ou, du moins, dont le suicide a été réfléchi à la manière d'une performance. Il y aurait eu matière à établir des liens avec le Néerlandais Bas Jan Ader : sa dernière performance a consisté à disparaître dans l'Atlantique. Cela revient à la pertinence d'une analyse plus poussée sur ce que le suicide a pu avoir comme signification culturelle et sociale pour les gens qui l'ont commis. Était-ce le point de vue dont le livre avait besoin ?

Malgré ces failles (dont une impardonnable coquille dans le nom de Nelly Arcan), je ne suis pas surprise que *Vous avez détruit la beauté du monde* ait rapidement attiré l'attention du public et qu'il ait reçu des critiques élogieuses. En effet, les auteur·rices ont joué d'audace pour diffuser leur recherche sur un sujet aussi délicat que le suicide. Il n'est pas toujours évident d'éviter le sensationnalisme et une esthétique *gore* quand il est question d'un tel sujet. Ielles sont tout de même parvenu·es à développer leur collaboration dans une approche à la fois sensible et scientifique. L'album fait ainsi œuvre utile en honorant la mémoire des personnes qui se sont enlevé la vie. Il permet aussi de mieux entrevoir le suicide dans sa dimension sociale et humaine.

★★

I. Perreault, A. Cellard, P. Corriveau
Illustré par C. Quesnel

Vous avez détruit la beauté du monde

Montréal, Moelle Graphique
2020, 72 p.
34,95 $

Un peu de douceur

Bande dessinée **François Cloutier**

Dans son premier album, Mireille St-Pierre raconte un drame terrible (une fausse couche) et le fait avec une grande beauté.

Affirmons d'emblée que le monde de la bande dessinée compte maintenant une nouvelle membre en la personne de Mireille St-Pierre. Voici une œuvre achevée dont la facture est toute personnelle. Illustratrice depuis une quinzaine d'années et lauréate de plusieurs prix, la bédéiste signe, avec *La brume,* un récit intime rempli de poésie et de douleur. Entre les chansons d'Oasis, de Leonard Cohen et de Dumas, entre des cases noires et d'autres d'une luminosité éblouissante, la difficile épreuve que traverse Myriam, le personnage principal, est dépeinte avec justesse.

> *Quelques couleurs et différentes tonalités de gris traversent le livre. Lorsque la tragédie survient, les teintes de gris et le noir priment. L'économie de moyens rend le propos encore plus percutant.*

Quand la vie s'arrête

Myriam est enceinte. Elle tente de profiter pleinement de ce que plusieurs qualifient de moment de grâce, mais les doutes l'assaillent : et si elle n'était pas à la hauteur de la situation ? Côté boulot, elle trime dur sur ses illustrations, éternelle perfectionniste. Quand Jules, son amoureux, l'invite à séjourner à New York (où il doit photographier Sam, un chanteur québécois qui enregistre un album dans un studio de Brooklyn), elle hésite avant d'accepter de l'accompagner.

Les premières pages donnent le ton au livre : St-Pierre prend son temps. Les planches sont aérées. Le dessin rappelle un peu le trait de Manu Larcenet dans *Le combat ordinaire* (Dargaud, 2003). La physionomie des personnages n'est pas réaliste, mais elle ne sombre pas non plus dans la caricature la plus totale, avec des héros affublés de gros nez et d'yeux exorbités. Seul Sam prend la forme d'une espèce de Barbapapa gris foncé.

Autant Myriam a de la difficulté à trouver ses repères, autant St-Pierre cerne admirablement bien son héroïne dans la ville. Les doutes et la peur constante d'être jugée sont perceptibles dans la posture de la protagoniste, qui a souvent la tête penchée, même lorsqu'elle ne dessine pas.

Quelques couleurs et différentes tonalités de gris traversent le livre. Lorsque la tragédie survient, les teintes de gris et le noir priment. L'économie de moyens rend le propos encore plus percutant. La sobriété qui émane des deux dernières planches de cette séquence est d'autant plus marquante : Myriam et Jules, désormais seuls, n'ont presque plus rien à se dire. Puis, par le biais d'une scène belle, lumineuse, presque onirique, l'autrice laisse un peu d'espoir à ses lecteur·rices.

Le cours des jours

La vie reprend péniblement son cours pour Myriam. Ou peut-être serait-il plus juste d'écrire que le personnage tente de reprendre sa destinée en main. Toutefois, cette partie de l'ouvrage est celle où la dessinatrice cherche (vainement) le ton approprié. Les discussions qu'ont les amoureux à la sortie du lancement de l'album de Sam sonnent faux. St-Pierre frôle ici le cliché. Les stéréotypes prolifèrent également dans les premières planches, où Jules dit toute son admiration pour Oasis, tandis que Myriam affiche son côté *nerd* et parle de sa passion pour *Star Wars*. La case où les frères Gallagher, guitariste et chanteur du groupe, entourent Jules n'apporte rien au récit, sinon qu'elle souligne à gros traits que les personnages sont « dans le vent » et qu'ils intellectualisent la culture populaire.

Plus loin dans l'album, Myriam, après sa fausse couche, regarde une scène de *Star Wars,* dans laquelle le sage Yoda explique à Luke Skywalker qu'il a échoué parce qu'il « n'y croyait pas ». On sent que l'autrice a voulu se faire plaisir en insérant cette référence, ce qui en soi n'est pas une mauvaise idée, mais les lecteur·rices jugeront peut-être que l'entourloupette est un tantinet lassante.

Heureusement, les dernières planches rattrapent ces quelques légers défauts. Grâce à la chanson *Hey, That's No Way to Say Goodbye,* de Leonard Cohen, la protagniste parvient à trouver un certain sens à cette épreuve et à la transformer en expérience plus positive. La musique devient signifiante : elle permet à St-Pierre de souligner une émotion. C'est en nous montrant son personnage dans toute sa vulnérabilité et en nous laissant pénétrer son âme blessée que l'autrice réussit à nous transporter.

★★★

Mireille St-Pierre

La brume

Montréal
Nouvelle adresse
2020, 192 p.
34 $

Sans mots (ou presque)

Bande dessinée **François Cloutier**

« Encore une biographie sous forme de bande dessinée ! », pensez-vous peut-être. C'est effectivement dans l'air du temps, mais Scott Chantler ne fait pas les choses comme les autres…

Lauréat de nombreux prix, Chantler est un bédéiste canadien reconnu. La Pastèque a publié, en 2012, la traduction de son album *Deux généraux,* qui raconte l'histoire du grand-père de l'auteur, de son enrôlement dans l'armée canadienne jusqu'au débarquement de Normandie lors de la Deuxième Guerre mondiale. Avec ce nouvel opus, Chantler met en images la vie de Bix Beiderbecke, un cornettiste et pianiste de jazz américain acclamé dans les années 1920, mais devenu, au fil du temps, un symbole de l'artiste incompris et renié par ses parents.

Rythmé

Dans son introduction, l'auteur avertit ses lecteur·rices : personne ne s'entend vraiment sur certains épisodes de la vie de Beiderbecke. Plusieurs descendant·es nient que ses parents ne l'aient pas encouragé, tandis que d'autres jurent qu'il s'agit de l'un des premiers musiciens « rebelles » du XXe siècle. Beiderbecke lui-même mentait souvent à propos d'aspects de sa vie, alors pourquoi ses admirateurs feraient-ils autrement ?

Pour célébrer une existence hors de l'ordinaire, Chantler propose un album tout aussi unique. Publié dans un format à l'italienne, l'ouvrage se distingue également par la conception des planches : arborant des teintes de vert, de noir et de blanc, elles ne présentent aucun dialogue (sauf quelques paroles, sur lesquelles nous reviendrons). De plus, chaque page contient cinq cases de taille identique qui conservent presque toujours le même alignement. Par leur format, elles ressemblent à des négatifs photographiques placés les uns à côté des autres.

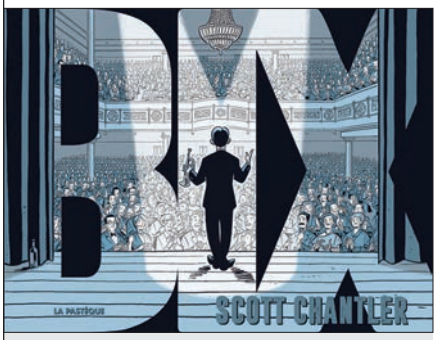
Le récit respecte la chronologie et commence avec l'enfance de Beiderbecke, élevé par une mère bienveillante et un père qu'il décevra constamment. Prodige du piano dès l'âge de sept ans, le musicien découvre le jazz à l'adolescence et se met alors à jouer du cornet. Ce bouleversement dans la vie du jeune homme transparaît dans la forme de la bande dessinée, qui change radicalement : la structure des planches est totalement chamboulée. Le dessinateur crée aussi l'illusion du rythme en superposant les cases, plus nombreuses et dispersées, et en modifiant leur grandeur. Pour s'y retrouver dans les événements majeurs de la vie de Beiderbecke, les lecteur·rices peuvent compter sur les indications spatio-temporelles (un gros titre dans un journal, une affiche de théâtre, l'arrivée à la gare de telle ou telle grande ville), disséminées avec soin par Chantler.

Rock star avant l'heure

Au cours de sa carrière, Beiderbecke côtoie les pionniers du jazz : pensons entre autres à Louis Armstrong. Malheureusement, rien ne semble le satisfaire, tant professionnellement que personnellement. Pourtant, lors de la première présentation publique de son œuvre phare *In a Mist,* aujourd'hui un classique, les spectateur·rices sont en liesse. Chantler dessine d'ailleurs la scène avec brio. Ce sont les deux planches les plus chargées de l'album : à l'avant-plan, le bédéiste met en évidence les mains de Beiderbecke au piano, tandis qu'au second plan, il donne à voir les visages enchantés des musiciens du Paul Whiteman Orchestra et des spectateur·rices, des gros plans sur le pianiste, un plan d'ensemble de la salle, etc. Cette mosaïque est tout simplement extraordinaire.

Les quelques dialogues du livre se retrouvent dans les scènes où le cornettiste discute avec Ruth, l'unique amour de sa vie. Il lui avoue qu'elle est la seule personne avec qui il arrive vraiment à parler. Cependant, sa carrière, qui l'oblige à voyager sans cesse, et son comportement autodestructeur finissent par l'éloigner d'elle. Qui plus est, son alcoolisme le contraint à mettre ses activités professionnelles en veilleuse. Malgré le soutien de certains musiciens avec qui il se produit, Beiderbecke doit retourner à Davenport, sa ville natale. Il retrouve alors un certain plaisir à pianoter chez lui, mais cet état de bien-être est de courte durée. Souffrant de violentes quintes de toux et de psychoses, il meurt dans la plus grande solitude en 1931, âgé de vingt-huit ans. Destin tragique qui rappelle celui de plusieurs étoiles de la musique jazz ou rock.

L'album de Scott Chantler donne envie de se plonger dans l'univers de Bix Beiderbecke, ce qui est peut-être le plus beau des compliments qu'on puisse formuler pour un tel ouvrage.



★★★★

Scott Chantler

Bix

Traduit de l'anglais (Canada) par Éric Fontaine
Montréal, La Pastèque
2020, 256 p.
34,95 $

Spunkt not dead

Beau livre **Emmanuel Simard**

Éclectique, visuellement impeccable, *Spunkt Art Now* est un objet à part qui se veut également une performance livresque.

D'un noir ténèbres, la publication de grande envergure, à la fonte aussi fine qu'un plumage rare, couvre l'entièreté d'un bureau une fois déployée. *Spunkt Art Now,* comme le précédent opus dirigé par l'artiste Sébastien Pesot (*Post-Punk Art Now,* qui a remporté le Grand Prix Grafika 2017 – catégorie Livre), « explore les vestiges du mouvement punk dans les pratiques en art contemporain, [...] au contenu à la fois littéraire et graphique, dans un format entre le catalogue et l'installation[1] ». Surdimensionné, arborant une reliure de type journal, l'objet est paru pratiquement de manière synchrone avec l'exposition du même titre à la Maison de la culture Janine-Sutto. L'ouvrage rassemble une dizaine d'artistes, de performeur·ses et d'écrivain·es qui réfléchissent à leur esthétique et à leur pratique par le prisme du néologisme « spunkt », dont les racines sont multiples : il est issu du mot anglais « spunk », qui signifie avoir du cœur et du cran ; du terme allemand « punkt », qui renvoie aux concepts de point d'équilibre, de point dans le temps, de point de rencontre ; enfin, de « punk », mouvement contre-culturel ayant laissé une empreinte connotée dans l'imaginaire collectif et influencé, d'après Pesot, l'art actuel. *Spunkt Art Now* est néanmoins très éloigné des lieux communs du punk tant sur les plans formel, esthétique et idéologique. Il en conserve plutôt l'énergie ou, selon l'auteur Greil Marcus parlant du mouvement Dada, il pourrait se résumer à ces trois mots : possibilité, imprévisibilité, surprise.

Dans ta face

En ouverture sur la page de gauche, les couleurs vives d'une œuvre d'Arturo Vega dans laquelle on déchiffre, lettre par lettre, comme un enfant apprenant à lire le monde qui le verra grandir, les mots « I d i o t B a s t a r d ». Le ton est donné ! Le tout est suivi d'une généreuse double page représentant trois jeunes femmes échevelées, la bouche en sang, et gisant dans un chaos de détritus. Pensons aussi à l'image d'Ash Thayer : il s'agit de la vue de face d'une cuisine domestique qui ferait frémir de colère Gordon Ramsay, tant elle est souillée d'immondices. Moins frontale, mais pas moins efficace, une photographie contrastée de jaune et de violet, de Meky Ottawa, met en scène deux femmes des Premières Nations, l'une envoyant un regard complice à la caméra tout en offrant à sa consœur un miroir couvert de cocaïne. L'ouvrage est généreux en raison du nombre de reproductions des œuvres retenues et de leurs dimensions. Il n'est pas rare qu'on éprouve le désir d'amputer le livre d'une page afin de la punaiser au mur. En tête, les toiles de Brett de Palma, ce Van Gogh qui aurait trop écouté The Exploited. Tous les éléments visuels sont présentés sans explication ni appendice essayistique, comme des gestes vifs et purs. Sommes-nous parfois perdu·es comme lecteur·rices ? Absolument. Est-ce que c'est grave ? Pas du tout. Voilà un ovni aux œuvres variées, insolentes, violentes, dures et belles.

Plus libre que jamais

Bien que tous les textes n'aient pas la même force de frappe et ne prennent pas leur envol de la même façon, l'ensemble demeure éloquent. Si l'espace accordé à certain·es s'avère parfois insuffisant pour qu'ielles développent une pensée plus vaste et complète, l'écriture très performative de chacun·e apporte en revanche une parole dénuée de complexes, scandée comme un chant de résistance « entre le réalisme d'Oliver Twist et l'évasion de Peter Pan », pour reprendre les termes de Marie Arleth Skov dans le présent ouvrage. Encore que l'analyse concise de l'artiste et l'historique qu'elle nous propose, du groupe punk Crass aux Pussy Riot, soient brillants. Par ailleurs, le poème de Maude Veilleux, dans lequel le vers cède le pas à une réflexion sur la lutte des classes et l'esthétique *trash* – dont on a pu (trop facilement peut-être) affubler le travail de l'autrice –, est percutant et efficace.

Les visées de *Spunkt Art Now* sont de considérer le mouvement punk comme un « lieu du paroxysme de la contre-culture », de s'approprier son langage, ses codes, et de l'instituer en une « prise de parole qui permet de prendre position et d'occuper un territoire esthétique ». Le *spunkt* devient une bulle de résistance qui en crée d'autres, utilisant pour ce faire le véhicule de l'art actuel et performatif, afin de proposer ultimement un « outil de combat social et conceptuel ». Peut-on espérer, comme le souligne Louis Rastelli dans son texte, la naissance d'un cynisme sain qui ne nous immobiliserait plus dans notre confort et notre indifférence, mais qui nous projetterait, façon *spunkt,* c'est-à-dire avec détermination, vers notre point de rencontre avec le XXIe siècle ?

1. Citation extraite du fil de nouvelles du site de la Faculté de lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke [usherbrooke.ca/actualites/nouvelles/facultes/lettres-et-sciences-humaines/flsh-details/article/34090].

SPUNKT ART NOW

★★★★

Sébastien Pesot

Spunkt Art Now

Sherbrooke, Sébastien Pesot
2020, 43 p.
35,95 $